

**NOTICE SUR MESSIRE PIERRE-JEAN-ÉTIENNE CRANINX, PROFESSEUR ÉMÉRITE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE.**

On dit vulgairement qu'un malheur n'arrive jamais seul; suivant un précepte de forme orientale, le Sage accueille l'adversité en s'inclinant avec ces paroles : je te salue, ô malheur, comme un ami si tu viens seul.

Qu'il me soit permis d'invoquer tout d'abord ces dictionnaires populaires à propos du collègue regretté qui aimait tant à résumer l'expérience des autres et la sienne propre en quelque formule brève et saisissante. A notre grand regret le dicton populaire s'est encore une

tois réalisé pour nos chers collègues et anciens maîtres MM. Craninx et Michaux ; à peine la tombe de notre grand chirurgien au cœur d'or et à la main de fer s'était refermée, qu'il fallait s'acheminer par la même route et par-delà les grands bois pour rendre les derniers devoirs au vieux Maître, au Maître de tous, au collègue comblé d'honneurs et d'années qui si longtemps avait bravé la mort et qui semble s'être enfin laissé surprendre par elle comme par un coup de perfidie.

Je voudrais par cette courte notice faire revivre pour quelques instants la physionomie à la fois énergique et aimable du professeur Craninx, esquisser sa carrière laborieuse et féconde payer enfin à sa mémoire le tribut de haute et affectueuse estime qu'une voix éloquente entre toutes s'est trouvée à regret empêchée de lui adresser ici.

Pierre-Jean-Étienne Craninx naquit à Louvain le 1 novembre 1803. Par sa mère il descendait en ligne directe du célèbre professeur Heuschling, dont notre éminent collègue M. Thonissen a redit les mérites et raconté les infortunes. La petit fils d'Heuschling, digne héritier de l'énergie et des talents de son aïeul, ne devait pas tarder à conquérir, lui aussi, une haute position dans l'enseignement supérieur, pour la posséder aussi jusque dans une longue vieillesse, mais sans subir les épreuves qui avaient marqué la vie d'Heuschling.

Après avoir fait les études humanitaires au petit séminaire de Malines avec les plus brillants succès, il revint dans sa ville natale s'asseoir sur les bancs de l'Université, s'appliquant à l'étude de la science pour laquelle il était prédestiné. Amoureux comme il le fut toujours de l'observation clinique, il ne manqua point de s'enrôler dans le groupe d'élite des internes de ce même hôpital où il devait revenir bientôt maître et triomphateur. En 1829 il conquiert sans délibération du jury, par acclamation, le triple diplôme du doctorat en médecine, en chirurgie et en accouchements. Il avait composé à cette occasion une dissertation intitulée : *Specimen inaugurabile physiologico-medicum de pubertate in sexu muliebri*, utilisant, comme vous l'entendez, une langue ancienne et fixée qui rattachait si bien les savants de l'époque à leurs devanciers et facilitait singulièrement les relations scientifiques dans le monde entier. Par quelle étrange aberration a-t-on pu en venir à délaisser cet instrument d'universelle relation ? — Nous laissons à d'autres le soin de creuser cette question et de chercher le remède s'il en est temps encore.

La dissertation inaugurale du jeune Craninx, suivie d'une série de thèses, fut soumise à l'épreuve de débats publics le 7 juillet 1829. Nous manquons de renseignements détaillés sur cette époque déjà lointaine ; mais il faut croire que M. Craninx fit dès lors apprécier ses rares aptitudes, car il fut immédiatement attaché au service de

l'enseignement supérieur avec le titre aujourd'hui disparu de lecteur. En cette qualité il était l'assistant du professeur Jacmart, le père du brillant général que l'on connaît, et il intervenait activement dans l'enseignement de l'obstétrique et de la clinique médicale. Dès l'année suivante sa nomination au rang de professeur se trouvait sur le bureau du ministre quand éclata le mouvement révolutionnaire qui devait affranchir la patrie. Ainsi qu'elle avait dû le faire 12 années auparavant, l'Université referma ses portes, comme faisaient jadis les temples de la paix; le bruit des batailles, le tumulte des camps remplacèrent les paisibles travaux de l'étude; époques glorieuses assurément, ces époques où s'enfantait notre nationalité, mais sanglantes et terribles et combien nous sommes favorisés de goûter sans mélange depuis plus de 50 ans les douceurs de la paix avec les bienfaits de l'indépendance!

Dans la ville veuve d'université le jeune Craninx voyait s'interrompre, au début même, sa carrière si brillamment commencée; mais il n'était pas homme à gémir dans l'inaction et le découragement: il s'appliqua énergiquement à compléter par l'observation et par l'étude ses connaissances médicales; puis encore, plusieurs fois, il entreprit le voyage, alors très onéreux, de Paris; car Paris était en ce temps là le lieu de pèlerinage scientifique le plus fréquenté par les jeunes médecins; une phalange d'hommes célèbres y professaient avec un lustre éclatant. Enfin, il paya son tribut dans la lutte engagée contre l'oppresseur du peuple belge; il s'enrôla comme médecin militaire, et pendant plusieurs mois il donna ses soins aux victimes que l'invasion hollandaise de 1831 — brutale et perfide — avait faites dans les rangs de notre jeune armée.

Mais voici des jours meilleurs qui se lèvent: l'Université catholique vient en 1835 s'installer dans l'antique cité qui jadis mérita d'être nommée l'Athènes de la Belgique; elle renoue la tradition avec cette école célèbre à laquelle, comme le dit notre savant archiviste Van Even, « l'amour de ses élèves et le respect de la multitude donnèrent le nom d'*Alma Mater*. » Les regards des fondateurs de la nouvelle université ne pouvaient manquer de se jeter sur le jeune et brillant docteur Craninx; c'est tellement vrai que, vers la même époque, des offres lui étaient faites par le gouvernement pour l'attacher à l'enseignement officiel. Mais comme d'autres de nos éminents collègues qui furent honorés d'offres semblables, M. Craninx ne se laissa pas séduire, et il nous resta définitivement acquis.

Dans le principe il ajoutait à l'enseignement de la clinique interne celui de l'hygiène; mais bientôt un jeune médecin, choisi parmi ses élèves, et qui allait devenir, lui aussi, un professeur des plus distingués, M. Hairion, recueillait la charge de l'enseignement de l'hygiène,

tandis que M. Craninx se bornait à la tâche, assez vaste d'ailleurs, de l'enseignement clinique pour lequel il était comme expressément taillé.

C'est alors que commence pleinement pour lui cette carrière magistrale qui devait se prolonger pendant presque un demi siècle.

A Paris M. Craninx s'était mis en rapport direct avec les maîtres les plus éminents de l'École française alors si brillante. Il était arrivé trop tard pour rencontrer l'immortel inventeur de l'auscultation, Laënnec, prématurément ravi à la science et à l'art de la médecine ; mais il avait trouvé en plein épanouissement les méthodes précises du grand observateur que je viens de nommer, et il se les était appropriées avec une sagacité remarquable. Aussi, à son retour en Belgique — et nous trouvons en ceci un premier bienfait de sa clinique — il vulgarisa avec toute la puissance de son talent l'usage de ces méthodes qui rendent d'incalculables services ; car, habilement appliquées, elles transpercent, pour ainsi dire, les parois qui enferment les viscères comme derrière un mur impénétrable au regard ; elles permettent de reconnaître sur le vivant, avec une précision merveilleuse, l'état des poumons, du cœur et de bien d'autres organes, tandis qu'auparavant on devait se borner à soupçonner les lésions d'après les données insuffisantes de la percussion (inventée par Avenbrugger) et d'après quelques signes de moindre importance.

Mais en revenant de Paris, M. Craninx ne se bornait pas à nous doter des bénéfices de l'auscultation médicale : il rapportait le grand art de l'enseignement clinique tel qu'il l'avait vu pratiquer par des maîtres illustres, et notamment par Broussais. Il avait eu, en effet, la bonne fortune de voir à l'œuvre ce clinicien de génie, Broussais, déployant dans l'exploration du malade un talent incomparable, je dirais presque triomphal ; car au témoignage des médecins de l'époque, les adversaires même de l'école du Val-de-Grâce étaient toujours plus ou moins subjugués et confondus par la virtuosité incroyable du grand Réformateur sur le terrain clinique.

Dans le domaine de la thérapeutique, M. Craninx avait subi profondément aussi l'influence puissante de Broussais : il aimait à trouver des processus inflammatoires et ne croyait pas volontiers aux névroses ; aussi employait-il largement la méthode antiphlogistique, et l'on sait avec quel résultat éclatant parfois il y recourut alors que des tâtonnements prolongés avaient permis aux foyers inflammatoires de couver sourdement. Bref, par ses doctrines thérapeutiques et par ses procédés cliniques, M. Craninx mériterait d'être considéré comme le Broussais de la Belgique.

Quand il prit possession de la chaire de clinique médicale, le jeune Craninx était donc formé à l'école la plus brillante de l'époque, et il

entraîné en lice armé de procédés nouveaux et puissants d'investigation qu'il maniait admirablement. Aussi dès l'abord obtint-il le plus vif succès : au premier jour il fut tel qu'on pouvait le voir encore il y a quelque dix ans : scrutant avec une patience et une sagacité infatigables l'économie souffrante, ne sacrifiant rien à la forme, à la rêverie, à la spéculation pure, prenant son point d'appui dans des doctrines positives, s'éclairant toujours du flambeau de l'anatomie et de la physiologie pour rattacher les symptômes à des lésions organiques ou fonctionnelles, et puis, au terme de chaque laborieuse enquête où il faisait activement intervenir l'étudiant, il couronnait son œuvre par la synthèse qui aboutit à préciser la maladie. Il apportait dans ce travail délicat le calme et l'activité, un instinct sûr et rapide, un tact exquis ; il y apparaissait, en un mot, comme un véritable artiste, car pour lui, à dire vrai, la médecine était encore plus un art qu'une science.

Toutefois j'ai hâte d'ajouter un mot pour ôter tout prétexte à ceux qui voudraient se confier paresseusement aux dons naturels et négliger la culture, parfois si rude, des facultés de l'esprit : le jeune Craninx était un zélé travailleur, et je tiens de sa bouche même qu'il lui était arrivé de consacrer une longue série d'heures. — heures d'étude, de réflexion, d'observation, — à la préparation d'une seule heure d'enseignement.

Mais la tâche du professeur de clinique ne s'arrête pas au lit du malade comme celle du praticien ordinaire. Quand le succès n'a pas couronné ses efforts, les disciples se réunissent avec lui autour de la table des morts, et sous leurs yeux il doit vérifier sur le cadavre toutes les affirmations qu'il a produites, établissant un contrôle qui est indispensable pour les progrès de la science et la sincérité de l'enseignement. Sur ce terrain encore notre éminent collègue manifestait des qualités maîtresses ; si pénibles que pussent être les recherches de l'espèce, il ne songeait pas à s'y dérober ; il fouillait dans les viscères d'un cholérique ou d'un typhisé comme il aurait tâté le pouls d'une grande dame. Il attachait d'ailleurs, et avec raison, le plus grand prix à cette épreuve décisive ; il aimait de chercher les ressources de la vie dans la mort même : *Hic in morte vita quæritur*, telle était la devise qu'il aurait voulu voir gravée sur les murs de la salle d'autopsies.

C'est dans cet enseignement délicat et compliqué que cinquante générations d'étudiants, à peu près, ont vu notre regretté maître, toujours debout et vaillant esclave du devoir et de l'exactitude, à la fois digne et bon, souriant et sévère, respectant son auditoire et ses malades autant qu'il en était respecté lui-même, et entretenant enfin, au milieu de l'estime et de l'affection de ses élèves, une école de clinique qui compta parmi les plus brillantes de notre pays.

Mais aussi qu'il était bien taillé, même au physique, pour cette haute fonction de la clinique interne.

Il avait la tenue grave et majestueuse, je dirais volontiers magnifique, comme on dit encore du plus haut dignitaire de l'Université, et l'on voyait reluire sur son visage la santé dont il devait être le dispensateur.

Sa carure imposante et solide, sa physionomie énergique et ferme correspondaient bien à un aplomb imperturbable qui ne se laisse dérouter ni par les revers de la thérapeutique, ni par les trahisons de l'autopsie, qualité aussi nécessaire dans une clinique que sur un champ de bataille pour conserver au chef la confiance dont il a besoin.

Son front haut et large indiquait la puissance de ses facultés ; son œil petit mais singulièrement vif et pénétrant, était en rapport avec sa merveilleuse faculté d'investigation ; ses narines grandes ouvertes semblaient vouloir aspirer au loin quelque effluve qui déjà le renseignerait utilement et lui permettrait quelqu'un de ces diagnostics à distance qui frappent d'étonnement et d'admiration ; ses larges oreilles se tenaient prêtes à recueillir tous les bruits ; ses mains, au toucher délicat, saisissaient les plus fines nuances. Bref, dans cette riche et puissante nature tous les sens étaient organisés et tenus en éveil comme il convient au clinicien quand il se livre à l'enquête laborieuse et grave, dont l'enjeu est la vie ou la mort, et dont les matériaux doivent être par lui rassemblés, classés, appréciés, pour réaliser enfin la plus difficile partie de sa tâche, l'art suprême du diagnostic.

Sa voix énergique et vibrante allait résonner dans tous les recoins de la vaste salle où il professait et je m'imagine que les éclats de cette voix magistrale ont dû bien souvent distraire dans leurs tristes couches les malheureux qui de loin assistaient à ses leçons parfois si mouvementées et si pittoresques. Il avait la parole autoritaire, qui, chose avantageuse vis-à-vis des apprentis de la profession, ne permet pas l'ombre d'un doute, et assure encore une fois la confiance de l'élève, aussi précieuse que celle du malade. Hélas ! le scepticisme ne vient que trop vite pour beaucoup, et il ne sied peut-être pas de laisser dès l'abord les jeunes gens ballottés entre toutes les hésitations décevantes des controverses.

Mais toute cette allure magistrale et pompeuse s'accommodait à l'occasion, du mot badin et du malicieux sourire qui venaient à point pour dérider le jeune auditoire, — et surtout elle n'excluait point le langage affectueux et bienveillant adressé au malade lui-même ; tous ceux qui ont suivi ses leçons peuvent encore, par la pensée, revoir M. Craninx, la voix adoucie, se penchant avec bonté sur le lit de douleurs pour reconforter par quelques aimables paroles le malheureux qui servait à sa clinique. Aussi qu'on s'étonne si parmi le peuple

affluant à ses consultations gratuites, il fut désigné comme le professeur par excellence, de sorte qu'en ville et au dehors chez beaucoup de gens il était convenu que si l'on parlait du « professeur » c'était de notre éminent collègue M. Craninx qu'il s'agissait.

Mais la science elle-même et le talent spécial servant à la transmettre ne suffisent point pour faire un maître dans l'enseignement universitaire; il faut joindre aux qualités de l'intelligence certains mérites d'ordre moral qui se résument en un mot, le caractère, et qui font qu'une haute dignité règne dans le corps académique et qu'un courant de sympathie circule entre les maîtres et leurs disciples.

Notre regretté collègue l'entendait bien ainsi; il se distinguait même entre tous par son dévouement à la jeunesse universitaire : il était indulgent et bon envers ses élèves. et les couvrait de sa bienveillance comme paternelle, de sa haute protection quand ils avaient quitté les bancs de l'école. Qu'on le demande aux nombreux médecins qui pendant leur apprentissage s'étaient pressés respectueusement autour de lui et qui, dispersés ensuite aux quatre coins du pays, lui gardaient un souvenir de haute et sympathique estime. Le nom de Craninx était singulièrement populaire dans leurs rangs, et il fallait voir leur enthousiasme quand, dans une journée de manifestation reconnaissante, on remit au maître inoublié son buste gravé dans le marbre.

De son côté, quelle meilleure preuve trouver, pour attester son dévouement, que cette fondation opulente qu'il fit d'une bourse d'études entre les mains de l'*Association des anciens étudiants de Louvain*, afin d'aider les jeunes gens nécessiteux et méritants, — exemple de libéralité qui honore hautement sa mémoire et devrait susciter l'heureuse contagion de l'exemple?

Enfin, si je pouvais parler ici de certains faits auxquels il s'intéressa dans ses derniers jours, j'attesterais, avec une reconnaissance émue, son dévouement affectueux et vigilant, et je dirais comment cet énergique vieillard était prêt à braver les fatigues et les dangers pour donner une dernière marque de confiance à quelqu'un de ses anciens disciples.

M. Craninx était avant tout un homme d'action et de pratique. Comme si les livres n'étaient point le recueil et la condensation des faits observés par d'autres, il affectait de les réléguer au second rang, pour lui, artiste habile et quelque peu sceptique, chacun devrait voir par ses propres yeux. Qu'il soit permis de couvrir cette exagération sous le manteau des anciens qui écrivaient : *Aristota in observationibus*, et d'autres fois : *Parum crede nisi videas*. Je soupçonne même que notre regretté collègue aurait bien dit : *Nihil crede*, ne croyez rien sans l'avoir vu; mais enfin c'était là comme le défaut de ses

hautes qualités à lui qui, par tempérament et par profession, s'attachait à recueillir les phénomènes sans se perdre dans des spéculations inutiles et confuses.

En de telles dispositions d'esprit, occupé comme il le fut par l'enseignement clinique et la clientèle, il ne pouvait nous laisser de nombreux volumes; aussi nous n'aurons pas à insister beaucoup sur son bagage littéraire, réduit comme celui d'un brave général qui se préoccupe plus de gagner des batailles que de rédiger des bulletins de victoire. Les œuvres écrites de notre honorable collègue se trouvent toutes contenues dans les actes de l'Académie royale de médecine, entre 1844 et 1861 : ce sont des rapports académiques parmi lesquels on en distingue un d'étendue notable concernant la variole et la varioloïde; d'autres fois c'est une proposition formulée dès 1852 par M. Craninx, de rendre obligatoires en Belgique la vaccination et la revaccination; d'autres fois c'est un mémoire détaillé concernant les moyens préventifs de la fièvre typhoïde et du typhus. Partout on retrouve dans ces publications la manière caractéristique du Maître, des opinions fermes et un sens pratique remarquable.

Si la plume de M. Craninx était avare, même envers l'Académie de médecine, il n'en était pas ainsi de son zèle; là comme ailleurs il affirmait sa présence et son activité par la parole et par les faits; il était toujours au premier rang, attentif à tout, intervenant avec une ardeur toute juvénile, même dans ces dernières années, tranchant une question d'un seul mot, entraînant parfois l'assemblée qui affectait des égards tout particuliers pour le vétéran de ses membres titulaires. Nous avions espéré qu'il serait encore présent à la célébration prochaine du cinquantenaire de l'institution dont il avait vu le berceau en 1841; espérance trompeuse! au lieu de pouvoir le fêter comme un aïeul au jour du cinquantenaire, nous ne pourrons qu'attester les grands souvenirs et les regrets universels qu'il laisse derrière lui.

Avec les qualités qui le distinguaient, notre éminent collègue devait arriver, et arriva même très vite, à posséder une clientèle étendue. Sa vogue, en effet, fut considérable, et des clients nombreux bénéficièrent de son habileté. Sans rompre le secret de la profession qu'il soit permis de citer ici, au passage le plus illustre de ses clients, l'auguste prélat qui occupe aujourd'hui, avec une distinction suprême, le trône pontifical, et qui, au temps de son séjour en Belgique comme Nonce apostolique, eut recours aux lumières du clinicien louvaniste.

Les distinctions et les charges honorifiques de toutes espèces ne pouvaient manquer non plus de s'accumuler sur lui, et ici je n'ai qu'à produire, si je puis ainsi parler, le bouquet de ses titres; car ils parlent d'eux-mêmes assez haut pour attester l'estime qu'il avait conquise.

Membre de la société des sciences médicales de Louvain dès le 19 janvier 1828, il entra dans la *Societas medica Lovaniensis* le 6 juillet 1830; à la date du 17 juillet 1827 la société des sciences naturelles à Liège lui avait octroyé le titre de membre correspondant; en 1836 la société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles, comme en 1845 la société de médecine pratique de la province d'Anvers, lui décernèrent le titre de correspondant. En 1840 la société médico-chirurgicale de Berlin l'inscrivait parmi ses membres, et le 27 février 1843, la société médico-physique d'Erlangen lui délivrait un diplôme d'associé que nous avons vu signé par les plus beaux noms de la science. Enfin dans le courant de 1844 il recevait le diplôme de membre correspondant, envoyé du Brésil par l'académie impériale de Rio-de-Janeiro. Elu d'emblée, et par arrêté royal membre de l'Académie de médecine de Belgique dès la fondation (19 septembre 1841), il fut appelé au fauteuil de la présidence par le suffrage de ses collègues pour l'année 1884.

En 1831 la régence de Louvain le nommait membre du conseil général des hospices et secours de cette ville, et en 1836 lui confiait le mandat de membre de la commission médicale locale dont il devint président en 1879 par résolution du collège des bourgmestre et échevins. Dès 1845 il était appelé, par arrêté royal, aux fonctions de membre de la commission médicale provinciale du Brabant, et il occupa ce poste jusqu'à la fin de sa carrière. C'est encore par arrêté royal qu'il fut nommé membre, pour l'arrondissement de Louvain, du comité d'inspection chargé de la surveillance spéciale des asiles d'aliénés (1852). D'autre part, ses concitoyens l'envoyèrent siéger dans les conseils de la commune; il s'éleva même au rang d'échevin, et à ce propos je ne saurais passer sous silence la générosité dont il fit preuve en abandonnant aux pauvres de la ville les honoraires qui lui revenaient en sa qualité d'échevin (1857).

A côté des marques de confiance qui lui furent délivrées par le peuple, se placent les honneurs qui lui furent décernés par la Couronne : successivement chevalier, officier, commandeur dans l'ordre de Léopold, il en vint même à obtenir les titres officiels d'ennoblissement, plus honorables assurément quand il sont dus aux mérites personnels et quand ils sont conquis par le travail que s'ils se trouvent déposés dans le berceau comme un héritage banal. Ses armes furent : d'or à la bande d'azur chargée de trois étoiles à six rais d'argents et accostée de six fleurs de lis de gueules; en cimier : une couronne de laurier de sinople entre un vol d'or et d'azur; comme devise : *fide de scientiâ*.

D'autres titres qui ressemblent à des lettres de noblesse lui arrivèrent aussi de par-delà les frontières : ainsi en 1835 un décret de l'empereur

Napoléon III le nomma chevalier de l'ordre de la légion d'honneur ; enfin, pour couronner, comme le dit la missive pontificale, « une longue et glorieuse carrière dans l'enseignement de la médecine, » l'illustre Pape actuellement régnant lui conféra, en 1879, le rang de commandeur dans l'ordre de St-Grégoire-le-Grand.

J'ai réservé, pour finir, les hommages qui lui allaient peut-être le plus au cœur, jusqu'au point d'amollir sa vaillante nature dans des torrents de larmes ; j'ai en vue l'hommage de l'affection et de la reconnaissance de ses élèves depuis la boîte à cataracte qui lui était offerte par le groupe restreint de ses premiers disciples, en 1836, jusqu'à la remise de son buste découpé dans le marbre par un artiste et que nous lui décernions en 1872 ; alors ce n'étaient plus quelques modestes étudiants qui donnaient sans bruit à leur professeur le gage original de leur reconnaissance ; c'étaient les anciens étudiants de la Faculté de médecine qui se levaient pour acclamer le talent et le zèle : c'était toute une légion de médecins qui célébraient, dans une manifestation grandiose, le maître aimé dont ils avaient gardé le souvenir fidèle.

Ainsi dans sa longue et florissante carrière notre éminent collègue avait vu se remplir pour lui la coupe des honneurs de tous genres ; entouré du respect et de l'amour de ses élèves, élevé sur le pavois par le peuple, par ses pairs et par les souverains, par le Roi et le Pape, arrivé à l'une de ces positions enviées et opulentes qui semblent défier l'infortune, notre honoré maître se complaisait dans les travaux de l'enseignement et de la clientèle ; à un âge où tant d'autres, parmi ceux qui survivent, sont courbés sous le poids des années, il semblait doué d'une jeunesse éternelle ; il voyait tomber alentour de lui les compagnons de son enfance, et toujours calme et souriant, intrépide et vaillant, il allait à travers tout sans regarder ; vraiment on ne peut se défendre d'admirer cet énergique vieillard qui aurait pu jouir d'un repos bien mérité, mais qui nous a donné jusqu'au bout l'exemple d'une activité que l'âge ne refroidissait pas et que jamais la bonne fortune n'avait engourdie.

Mais enfin la nature humaine impose quelque jour ses tristes lois, même à ses favoris, et après avoir vu M. Craninx dans l'éclat d'une longue et brillante carrière, il nous faut maintenant l'accompagner jusqu'au terme fatal où vont sombrer toutes les destinées humaines.

Si M. Craninx était sorti de la carrière académique après un demi-siècle environ de pratique, on peut croire que ce ne fut pas sans regret ; car il avait gardé toute son énergie et il devait savoir que l'enseignement clinique avait été pour lui un honneur et une force. Sans doute l'âge du repos avait sonné ; mais que parlai-je de repos ? — il était de ceux qui ne s'arrêtent que dans l'éternel repos et dont il est dit après leur mort : *Nunc quiescit qui nunquam quievit*, il se

repose maintenant celui qui ne s'était jamais reposé. Il consacrait donc sa verte vieillesse aux travaux de la vaste clientèle qu'il s'était attachée, quand enfin, il y a de cela une année environ, la maladie vint à son tour le frapper; fidèle à ses doctrines il ordonna lui-même, avec une vaillance admirable, le traitement qu'il aurait imposé à d'autres, et il semble qu'en ce moment la nature voulut encore lui accorder la satisfaction d'un succès. Malheureusement le coup avait été rude, et le robuste athlète ne pouvait s'en relever complètement; il passa donc plusieurs mois, luttant contre le mal, entouré des soins incessants de sa compagne dévouée; celui qui écrit ces lignes peut l'attester pour en avoir été plusieurs fois le témoin touché : notre vieux Maître avait conservé toutes les apparences si belles et si dignes de sa constitution privilégiée; il avait gardé son humeur sereine, la mémoire fidèle avec toute sa bonté et son dévouement inaltérable.

Tel il était encore quand la mort, comme une perfide visiteuse, vint le surprendre, lui épargnant les affres de l'agonie et la dégradation insensible par laquelle trop souvent elle éteint les plus nobles existences. Ce n'est pas qu'il ne se tint prêt; mais la catastrophe finale ne semblait pas imminente; il avait été sur pied tout le jour; il avait donné ses ordres et veillé aux intérêts de sa maison. Le soir, une angoisse au cœur, un appel plaintif auquel répond son épouse empressée... tout était fini. C'est ainsi que succomba le 17 août 1890, en son château de Valduc, le premier professeur de clinique interne de l'Université catholique, le maître jadis aimé et admiré, l'énergique et glorieux vieillard qu'on a nommé Nestor des médecins belges.

A l'heure de ses funérailles une foule nombreuse d'amis fidèles accourut de tous côtés se réunir alentour de son cercueil dans l'habitation splendide où il avait coulé ses derniers jours. Au moment fixé il s'en alla derrière la croix et les bannières religieuses du village, sans aucun discours d'apparat, sans aucune salve de mousqueterie, sans l'imposant cortège de l'armée, sans que que les accents éplorés d'une marche funèbre animassent la triste cérémonie : il l'avait ainsi décidé. Mais, du moins, le temps d'abord voilé s'éclaircit, comme si la nature avait voulu sourire une dernière fois à celui dont la longue et brillante carrière avait été si souvent illuminée par les sourires de la fortune et des honneurs. A travers les prés verdoyants et les moissons jaunissantes son cercueil s'avancait sous le modeste drap mortuaire du village et sous la toge académique. Au passage les paysans se découvraient respectueusement, s'agenouillaient même et se signaient dévotement. Dans le temple trop petit pour contenir la foule, l'Eglise fit entendre ses psalmodies funèbres où toutes les épouvantes de la mort se mêlent d'une manière sublime aux accents de l'espérance chrétienne. Enfin les rites pieux sont achevés : le chant si pénétrant

dans sa simplicité si émouvant pour ceux qui ont le souvenir des morts *In paradisum deducant te angeli* « que les anges du Seigneur vous conduisent au Paradis » — ce chant, à la fois douloureux et triomphal, s'élève et se déroule ; notre vieux Maître est emporté sur les épaules de quelques robustes paysans, et il est déposé à l'ombre du clocher dans le petit cimetière du village pour qu'il y attende le jour suprême de la résurrection.

\* \* \*

Au terme de cette notice un sentiment douloureux nous envahit et nous pénètre : il nous semble que nous rendons les derniers honneurs à tous les vétérans de notre Faculté dans la personne du maître éminent dont nous venons d'esquisser le portrait ; les noms vénérés de François, de Hubert, de Hairion, de Michaux se glissent d'eux-mêmes sous notre plume à côté de celui de Craninx ; nous revoyons, par une illusion trompeuse, et nous saluons une dernière fois cette glorieuse phalange des ouvriers de la première heure ; le cœur attristé comme au moment plein d'angoisses où l'on quitte la tombe ouverte d'un père, nous leur adressons le suprême hommage de notre affectueux respect. Depuis 25 ans tous les membres de cette génération forte et brillante, qui a fondé la réputation de notre faculté de médecine, sont allés se reposer dans l'immobilité de la mort, où leurs mains si longtemps actives sont devenues inertes. Hélas ! leurs oreilles sont à jamais fermées ; ils n'entendront plus les acclamations affectueuses dont leurs élèves les comblaient aux grands jours des manifestations éclatantes ; mais du moins nous leur garderons dans notre âme affligée un souvenir reconnaissant et fidèle. Leur bouche longuement écoutée est close pour toujours, mais leurs actes parlent pour eux ; leurs exemples nous restent, nous prêchant l'activité sans laquelle rien ne fructifie, l'honneur sans lequel les talents ne forment qu'un don perfide, l'union qui assure la prospérité de toutes choses. Que ce soit là comme une dernière leçon sortant de toutes ces tombes vénérées : il nous faut vivre à l'exemple de nos anciens maîtres dans ce triple sentiment qui a fait leur force et que nous devons reprendre comme une part sacrée de leur héritage.

E. MASOIN,  
professeur à la Faculté de médecine.